

Mandrin, gentilhomme de la contrebande

Chapitre 1

Les mulets

1748

Ce fut d'abord un grondement sourd dans le lointain, puis le bruit s'amplifia, résonna dans le grand chemin, devint martèlement.

— Maman, appela une voix enfantine, viens voir, ils arrivent!

Marguerite Mandrin quitta précipitamment le comptoir où elle servait un client et sortit sur le seuil de la boutique juste à temps pour voir un troupeau d'une centaine de mulets dévaler la rue principale du village, passer devant sa maison dans un fracas de sabots et s'engouffrer dans un vaste enclos sous la conduite de son fils aîné Louis, secondé par ses frères Claude et Pierre.

— Je peux aller les retrouver? demanda Marianne.

Ses douze ans trépignaient d'impatience. Dès la permission accordée, elle prit sa course.

— Louis, crie-t-elle lorsque que son frère fut à portée de voix.

Il se retourna, lui prit la main et la fit virevolter:

— Regarde, ma petite sœur, mes beaux mulets.

— Ils sont tous à toi?

— Oui. Grâce à eux, je vais gagner beaucoup d'argent, et nous serons riches, riches!

Louis donna des ordres aux palefreniers, et ils revinrent vers la maison. C'était un grande bâtie à deux étages, située au cœur de Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs¹ en face des halles; le rez-de-chaussée était aménagé en boutique. On y vendait de tout: mercerie, étoffes, chandelle, bijoux, quincaillerie et même des outils de labour. C'était aussi un débit de boisson où, les jours de marché comme celui-ci, les paysans venaient traiter leurs affaires et étancher leur soif.

Sur la place, les chevaux piaffaient, les moutons bêlaient, les femmes et les volailles caquetaient à qui mieux mieux. Louis se fraya un chemin à travers la foule et, toujours flanqué de Marianne, poussa la porte du magasin.

— Bonjour, les gars! lança-t-il, d'une voix chaude et sonore.

Le silence se fit dans la salle. Les clients, qui parlaient haut et fort l'instant précédent, semblèrent repoussés dans l'ombre par ce bel homme de vingt-trois ans dont nul n'ignorait qu'il était doué d'une force, d'une souplesse et d'une agilité surprenantes. Louis portait, comme toujours, un habit de drap gris, une culotte de peau boutonnée aux genoux et un grand chapeau de feutre noir dont l'aile arrière était rabattue, à la mode du pays; Il l'ôta sur le seuil, laissant à découvert un visage taillé à la serpe et une bouche qui s'ouvrait en souriant sur deux rangées de dents très blanches.

Marguerite avait repris sa place derrière le comptoir. Elle fut à nouveau frappée de la ressemblance de ses deux enfants: mêmes cheveux blonds moirés de cuivre, mêmes yeux gris-bleu, même fossette sur la joue, même air réjoui, même gaieté, même entrain qui valait à Louis

¹ près de Romans, dans l'ancienne province du Dauphiné.

son surnom de "Belle-Humeur". Louis était un être de lumière et Marianne était son reflet. De ses neuf enfants, ces deux-là étaient ses préférés.

Louis s'approcha de sa mère; il lui plaqua un baiser sur la joue et lui entoura les épaules d'un geste protecteur. Elle lui rendit son baiser mais se dégagea de son étreinte.

Les sentiments de Marguerite à l'égard de son fils étaient mitigés; elle l'admirait et, en même temps, ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la jalousie. À la mort du père, six ans auparavant, Louis n'avait que dix-sept ans mais, en tant que fils aîné, il avait repris et développé l'affaire familiale, qui comptait non seulement le magasin, mais aussi le commerce de chevaux et de mulets. Il semblait à la veuve que cette responsabilité aurait dû lui revenir; au lieu de quoi, Louis régnait en maître sur la famille et les frictions entre la mère et le fils étaient fréquentes.

— Alors, Belle-Humeur, demanda un marchand de bétail vêtu d'une ample blouse grise, combien as-tu ramené de mulets?

— Quatre-vingt-dix-sept, répondit fièrement Louis. C'est le nombre que les représentants de l'armée de Provence m'ont demandé de livrer à Arles pour la mi-mai. J'ai signé le contrat hier.

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il avait été obligé d'emprunter de l'argent à deux marchands, et donc de s'associer avec eux pour acheter le troupeau. Quand il vit le regard soupçonneux de sa mère posé sur lui, il détourna les yeux et déclara:

— J'offre une tournée pour fêter l'événement. Allons, la mère, sers-nous à boire!

Il ne voulait pas discuter avec elle, et elle n'osa pas poser de question. Il partit le lendemain à l'aube, accompagné de ses deux associés, d'un de ses cousins et des quatre-vingt-dix-sept mules et mulets, bâties* et harnachés*.

Le ciel de mai était d'un bleu tendre, les oiseaux chantaient, et Louis Mandrin sifflotait de concert. Il était jeune, actif et énergique; il aimait la vie au grand air, et son don inné du commandement l'assurait qu'il saurait mener à bon port bêtes et gens. L'avenir lui appartenait!

Ils longèrent le Rhône vers le sud et arrivèrent sans encombre deux semaines plus tard à Arles où ils se présentèrent à l'intendant de l'armée. L'homme examina les mulets, hocha la tête en signe d'approbation et dit:

— Vous allez porter des sacs de riz à l'armée qui se trouve présentement à Menton.

— À Menton! s'exclama Louis, mais le contrat précise que je dois livrer les bêtes ici, à Arles.

L'intendant haussa les épaules:

— Ce n'est pas moi qui donne les ordres; ils viennent d'en haut.

Ce disant, il leva les yeux vers le ciel, comme si l'ordre de mission en était tombé. Après un instant de silence, il ajouta:

— Si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez repartir avec vos bêtes.

— Bon, concéda Louis, nous irons à Menton. Mais auparavant, je voudrais être payé.

— Je ne suis pas habilité à vous payer, répondit l'intendant. Vous serez payé à votre arrivée à Menton. Les ordres sont les ordres.

— Ah? dit Louis étonné. Qui donne les ordres, et qui paie?

— Les ordres sont donnés par l'état-major du maréchal de Belle-Isle, qui commande l'armée de Provence, comme vous le savez. Et ce sont les commissaires des vivres des Fermes* générales qui effectuent les paiements. Si vous êtes d'accord, les inspecteurs de l'Armée de Provence marqueront demain vos bêtes au fer rouge et vous serez promu "capitaine de la brigade des mules".

— Bon, répéta Louis, flatté par ce titre. Nous partirons demain après le marquage; mais les bêtes sont fatiguées, elles ont faim et soif.

Le visage de l'intendant s'éclaira:

— Pour cela, il n'y a pas de problème. Vous pouvez les parquer dans ce pré, de l'autre côté de la route et elles auront à boire et à manger. Quant à vous et vos camarades, vous logerez dans les communs. Cela vous convient-il?

— Oui, répondit Louis en lui rendant son sourire. Ça ira.

Le soleil dardait ses rayons de feu à perte de vue. Pas un arbre, rien que la garrigue qui se prolongeait par un marais aux moustiques pestilentiels. Dans le lointain, la Méditerranée miroitait sous un ciel de plomb, et la petite ville de Menton, accrochée à la roche montagneuse, déployait l'enchevêtrement de ses toitures de tuile rose.

Mandrin s'était assis sur une roche et, désespéré, contemplait pour la dernière fois ce paysage splendide et féroce.

Il était arrivé à Menton trois semaines plus tôt, rempli de rêves de fortune et d'espoir, tout auréolé de son titre de Capitaine de la brigade des mules. C'est-à-dire qu'il devait transporter jusqu'en Italie sur l'autre versant des Alpes, les vivres et fournitures dont l'armée avait besoin. Il était rémunéré au coup par coup pour chaque transport. La charge qu'il devait imposer à son troupeau était parfois trop lourde et c'est ainsi qu'il avait perdu un grand nombre de bêtes.

En transportant du riz, un premier mulet tomba en chemin et se tua. Trois jours plus tard, en passant la montagne de la Turbie, deux mulets chutèrent dans un précipice. Il en perdit trois en gravissant la montagne de Castillon; deux autres tombèrent au fond d'un ravin en acheminant de la farine. Deux mulots, qui rapportaient du bois, se précipitèrent, va savoir pourquoi, du haut d'une terrasse avec leur charge. Et, pour finir la série, une mule dégringola dans une crevasse.

Mandrin sortit sa tabatière de sa poche, bourra sa pipe et, oubliant de l'allumer, évacua à voix haute la colère qui bouillonnait en lui:

— Onze mulots! J'ai perdu onze mulots en quinze jours, sans le moindre dédommagement puisque, selon le contrat, je ne devais toucher d'indemnité que pour les bêtes qui auraient été prises ou tuées par l'ennemi. Et s'il n'y avait que cela! Mais la paix a été signée avec l'Italie et j'ai été licencié comme un simple valet: le maréchal de Belle-Isle n'avait plus besoin de mes services. Je n'ai rien touché pour mes frais de retour, pas même le solde de ce qui m'était dû. Les Fermier* généraux me doivent, au bas mot, 40.000 livres.²

Sa colère était tombée, faisant place au découragement. Il considéra tristement ce qu'il restait de son troupeau et poursuivit son monologue:

— Là-dessus, la maladie tombe sur mes bêtes. J'ai dû en jeter une demi-douzaine à la mer. Il ne m'en reste que quatre-vingt, et dans quel état! Il va falloir que j'en vende une partie. La route est longue et rude jusqu'à Saint-Etienne; je suis seul maintenant, car il y a belle lurette que mes compagnons sont rentrés au pays.

Il se leva, jeta un dernier coup d'œil sur Menton où il laissait tant d'espoirs déçus, et prit la route de Draguignan.

Quand Mandrin parvint à Saint-Etienne, il ne lui restait que seize mulots squelettiques, la honte d'avoir ruiné sa famille, et une haine tenace contre les Fermiers généraux.

² 100.000 euros